

cœur. Le lendemain, dès que Jeanne fut levée, il courut s'informer de sa santé. Elle était mieux, et même elle se trouva si bien qu'elle résolut de sortir. Jean lui offrit de la faire accompagner ou de l'accompagner lui-même, mais elle refusa, disant qu'elle voulait faire seule la surprise d'une visite au pauvre Van-Hoëk, encore malade de sa blessure qu'il avait reçue au combat du Plat-Marais, et lui porter du bouillon, du vin, un peu d'argent, et sa douce et bienfaisante présence.

Ce petit projet avait tellement séduit Jeanné qu'elle retrouva ses fraîches couleurs et sa gaieté d'autrefois. Jean de mon Mirel, ravi de la voir ainsi, ne voulut point la priver du plaisir de porter un peu de joie à de pauvres gens. D'ailleurs le temps était sec, froid, convenable à la promenade, et la hutte de l'affûteur s'élevait à mi-chemin du manoir et de la claire des Rios. Cela faisait à peine un quart de lieue ; il n'y avait pas de quoi la fatiguer.

L'habitation de Van-Hoëk était située non loin des rives de l'Agache, dans un des lieux les plus solitaires qui avoisinent le Plat-Marais. Cette chaumière s'accroupissait au milieu d'une pâture peuplée de saules rabougris dont on a coutume de rogner les branches jusqu'au tronc, ce qui leur fait peu à peu une énorme tête sur un corps maigre et difforme. Le soir, au clair de lune, on les prendrait pour des nains fantastiques dansant dans la prairie des rondes irrégulières. L'été, lorsque la pâture s'émaillait de marguerites et de boutons d'or, lorsqu'on voyait de grandes vaches rousses meugler d'un air pensif et doux ou paître dans l'herbe jusqu'au ventre, quand une chevelure verte et touffue poussait sur la tête contrefaite des aunes, quand la mousse du chaume se moirait comme un tissu de velours aux rayons du soleil de mai, alors la chaumière de l'affûteur était vraiment ravissante à voir avec son toit brun et ses murs blanchis à la chaux qu'on apercevait à travers un flottant rideau de verdure. Mais l'hiver, la maissonnette semblait frissonner, les aunes prenaient des poses lamentables, quelques saules pleureurs pleuraient dans l'eau verte de l'Agache des larmes cristallisées, et un duvet glacé couvrait l'herbe et le squelette amaigri des arbres.

L'intérieur de la chaumière était plus triste encore que l'extérieur, mais on y remarquait cette excessive propreté qui donne aux plus misérables masures de Flandre un air d'aisance et de bonheur. Au-dessus du buffet de chêne poli par l'usage et le frottement, on voyait luire des plats d'étain, de cuivre et de grossière poterie. C'est dans l'ordre et la netteté de cette espèce d'étagère que la ménagère flamande place son orgueil. Deux arquebuses soigneusement huilées pendaient accrochées au-dessus du manteau de la cheminée. Un vaste feu de tourbe joignait sa clarté aux faibles rayons que le jour envoyait à travers une petite croisée à vitraux étroits et crasseux. Il en résultait un jour faux qui donnait un éclat merveilleux au buffet et à tous ces objets polis par le frottement, étagés contre la muraille.

Le lit de Van-Hoëk remplissait un enfoncement ménagé à l'un des coins de la salle. Au fond de cette alcôve on voyait pendre à la muraille un vieux crucifix grossièrement sculpté et surmonté d'un rameau de buis béni. Deux images de la Vierge accompagnaient ce pieux trophée. Il y avait encore un rameau de buis à la fenêtre, mais en dehors, sans doute pour préserver la maissonnette de l'orage (1).

(1) Au dimanche des Rameaux, les fermiers flamands ne manquent point de faire bénir une grande quantité de buis. Ils en mettent d'abord à leur

Jeanne quitta le château et marcha vite, d'abord parce que l'air était vif, et ensuite parce que les pieds deviennent légers et infatigables lorsqu'ils courent à une bonne action.

Elle arriva rouge et essouffée à la chaumière de l'affûteur, frappa un petit coup à la porte, tira la cheville et ouvrit.

Nous ne saurions exprimer la surprise de Van-Hoëk à une visite aussi inattendue. Il se frotta les yeux comme s'il rêvait ; mais sa femme avait déjà reconnu la fille du margrave, et exprimait sa joie à la manière bruyante des bonnes femmes de Flandre, lesquelles ne sont pas aussi sobres de paroles que leur maris (2).

Jeanne s'assit sur un escabeau et écouta, le sourire aux lèvres, les remerciements diffus de la femme de l'affûteur. Van-Hoëk plaçait de temps en temps dans la conversation un rauque monosyllabe ; mais outre qu'il n'était point parleur, l'émotion lui serrait la gorge. Il voulut que sa femme reconduisit Jeanne jusqu'au château, regrettant que sa blessure l'empêchât de marcher, parce qu'il avait entendu hurler des loups durant toute la nuit. Jeanne le remercia en riant et partit seule.

Lorsqu'elle eut traversé la pâture, elle prit un petit sentier qui conduisait au château par un chemin un peu plus long que celui qu'elle avait suivi en allant à la chaumière. Ce sentier côtoyait une langue de terre remplie de buissons, nommée les *fourcières*. C'est un lieu triste et sauvage en hiver.

Jeanne se repentit d'avoir pris ce chemin qui allongeait sa course plus qu'elle ne croyait d'abord, et se retourna pour découvrir un sentier qui lui permit de regagner les rives de l'Agache. Mais en tournant la tête, elle aperçut, à une centaine de pas derrière elle, deux énormes loups qui la suivaient lentement. La terreur lui ôta la voix et lui paralysa les jambes ; elle s'arrêta, et les loups s'arrêtèrent également, fixant sur elle leurs yeux étincelants et affamés. Elle fit un violent effort et se mit à courir aussi vite qu'elle put, mais en courant elle entendit derrière elle un bruit pareil au trot de deux gros chiens sur un sol battu et durci par la gelée. Les loups la suivaient.

Jeanne poussa des cris perçants et redoubla de vitesse. Un cri clair et puissant, un cri d'homme, répondit à son appel, mais il venait de si loin qu'elle n'osa tourner la tête dans la crainte d'apercevoir le terrible profil des deux loups. Elle continua de courir en appelant du secours ; mais les loups n'avaient pas besoin de se presser pour suivre la jeune fille, et l'on entendait toujours le sinistre tapotement de leur trot égal et tranquille.

Cette voix qui avait répondu à Jeanne était celle du ridder de Rakenghem. Au moment où sa fiancée sortait de la cabane de Van-Hoëk, le ridder se trouvait précisément au sommet d'une colline située au bord du bois du Quesnoy et qui domine les claires de Brunemont et du Bac-aub-en-Cheul. De là, son œil rêveur pouvait suivre dans la brume le profil raide des toits du château, aspect cher à son cœur. L'Agache et la Scarpe se déroulaient comme deux rubans verdâtres entre des rives poudrées de grésil,

fenêtre pour préserver la ferme de l'orage. Ils font ensuite une tournée dans la campagne, s'agenouillent dans chaque champ qui leur appartient, y plantent une branche de buis et prient Dieu de préserver leurs récoltes de la grêle.

(2) On raconte dans le Nord une anecdote qui peint, avec exagération il est vrai, la taciturnité des paysans de Flandre.

Deux campagnards s'en allaient de Lille à Douai. Dès qu'ils eurent dépassé la forêt de moulins à vent qui avoisine la porte, l'un des deux se tourne vers l'autre, et lui montrant les blés :

— *Tonneau de grace ! dit-il, que beaux blés !*

L'autre garda le silence jusqu'à la porte de Douai, pendant sept lieues. Se tournant alors vers son compagnon :

— *Et guernus qui sont !* lui répondit-il.